

KJELL ERIKSSON

LA PRINCESSE  
DU BURUNDI

roman traduit du suédois  
par Philippe Bouquet

 BABEL NOIR

Elle heurta par inadvertance son assiette, qui renversa à son tour le verre, répandant le lait sur la toile cirée sous la forme d'une fleur blanche.

“Nous qui avons si peu de lait”, se dit-elle rapidement en redressant le verre et essuyant la tache avec un chiffon.

— Quand est-ce que papa rentre ?

Elle se retourna et vit Justus, appuyé au chambranle de la porte.

— Je ne sais pas, répondit-elle, en jetant le chiffon dans l'évier.

— Qu'est-ce qu'il y a à manger ?

Il tenait à la main un livre dans lequel il avait glissé un doigt en guise de signet. Elle eut un instant l'intention de lui demander ce qu'il lisait, mais une soudaine inspiration l'en empêcha et elle alla se poster à la fenêtre.

— Du ragoût de bœuf, fit-elle distraitemment en balayant des yeux le parking, sur lequel la neige tombait à nouveau.

Peut-être avait-il trouvé du travail, puisqu'il avait parlé à Micke. Ce n'était pas la neige à déblayer qui manquait, en tout cas, car elle ne cessait de tomber à gros flocons, jour après jour. Et il n'avait pas vraiment le vertige, sur les toits.

Berit sourit au souvenir du jour où il avait escaladé la gouttière de son balcon. Celui-ci n'était certes situé qu'au

deuxième étage, et pourtant il se serait brisé la nuque, s'il était tombé. "Comme son père, à lui", pensa-t-elle, et son sourire se dissipa à cette idée.

Elle avait été furieuse, mais John n'avait fait qu'en rire, puis il l'avait prise dans ses bras et l'avait serrée avec une force dont on n'aurait pas cru capable un corps aussi frêle.

Par la suite, elle avait raconté cet épisode non sans fierté. C'était leur premier souvenir commun.

Le déneigement. Elle vit un petit tracteur traverser le parking en rejetant une quantité supplémentaire de neige sur des buissons qui en étaient déjà surchargés. C'était Harry qui conduisait. Elle reconnut la tache rouge de son bonnet de laine, dans la cabine.

C'était lui qui avait trouvé un travail pour Justus, l'été précédent, alors qu'il n'y en avait pas d'autre. Tondre les pelouses, ramasser les débris, désherber. Justus avait râlé, mais cela ne l'avait pas empêché d'être extrêmement fier de son premier salaire.

Berit suivit du regard le travail du chasse-neige, dont le gyrophare éclairait à intervalles réguliers les lourds flocons tombant du ciel. La nuit tombait sur les maisons et sur le parking, et la lueur jaune se reflétait d'un mur à l'autre. Harry ne manquait pas d'ouvrage, lui. Combien d'heures avait-il travaillé, ces derniers jours ?

— Elle va me payer un petit voyage aux Canaries, cette neige, lui avait-il lancé peu avant en la croisant devant l'entrée de l'immeuble.

Puis, appuyé sur sa pelle, il lui avait demandé ce que devenait Justus, comme il le faisait toujours.

Quand elle se retourna pour transmettre à son fils les salutations de Harry, il avait déjà disparu.

— Qu'est-ce que tu fais ? lança-t-elle vers l'intérieur de l'appartement.

— Rien, lui répondit-il d'une voix forte.

Berit le soupçonna d'être à son ordinateur. Depuis le mois d'août, quand John était revenu les bras chargés de cartons, il était comme collé à l'écran, dès qu'il rentrait à la maison.

— Bien sûr qu'il lui faut un ordinateur, avait dit John. Sans ça, on est complètement largué de nos jours.

— Combien ça coûte ? avait-elle demandé, sceptique quant à l'opportunité de cet achat.

— Je l'ai eu pas cher, lui avait-il répondu en se hâtant de sortir le ticket de caisse de l'hypermarché, voyant son regard. Ce regard noir qu'il connaissait si bien.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, dans la cuisine, pour trouver quelque chose à faire, mais tout était déjà prêt pour le dîner. Elle retourna près de la fenêtre. Il avait dit qu'il serait de retour vers quatre heures et il en était déjà près de six. D'habitude, il la prévenait toujours par téléphone, s'il était retardé. Surtout à l'époque où il travaillait à l'atelier et faisait beaucoup d'heures supplémentaires. Il n'aimait pas rentrer tard à la maison, mais Sagge avait une façon de demander du rab de travail qui ne laissait guère de place au refus. On avait toujours l'impression que l'avenir de la boîte dépendait de cette commande-là.

Depuis son licenciement, John s'était enfermé dans le mutisme. Il n'avait jamais été très bavard, à vrai dire, et c'était surtout Berit qui faisait les frais de la conversation, entre eux. Après ce coup dur, cela avait été encore pire.

Le changement était intervenu à l'automne. Berit était convaincue que c'était lié aux poissons et à ce nouvel aquarium dont il parlait depuis des années et qui était enfin devenu réalité.

Il avait besoin de s'y consacrer. Il y avait passé deux bonnes semaines, au mois de septembre, et Harry l'avait

aidé à l'installer. Gunilla et lui étaient venus l'inaugurer. Berit avait trouvé stupide un tel tralala pour un aquarium, mais la petite fête avait été réussie.

Stellan, leur plus proche voisin, était passé, ainsi que la mère de John, et Lennart était resté sobre et de bonne humeur. Stellan, d'habitude si réservé, avait passé le bras autour de ses épaules et marmonné qu'elle était très belle. John s'était contenté d'en rire, sachant qu'il n'avait rien à craindre de Stellan. Car, en général, il était chatouilleux sur ce chapitre, surtout quand il avait un petit coup dans le nez.

Harry en avait maintenant terminé avec le parking. Le gyrophare projetait sa lueur sur l'allée menant à la laverie et à la maison de quartier. Le déneigement. Berit n'avait qu'une vague idée de ce que recouvrait ce terme. Montait-on encore sur les toits, comme jadis ? Elle se rappelait ces hommes bien emmitouffés de son enfance, perchés avec leurs grosses pelles et les cordes qu'ils passaient autour de leur corps. Elle se souvenait même des panneaux qu'ils disposaient dans la cour et la rue pour mettre les passants en garde.

Peut-être John était-il chez Lennart ? Frère Tuck, comme il l'appelait, à son grand déplaisir. Cela lui rappelait trop le vieux temps, qui n'avait rien de bon, où Lennart ne cessait de se vanter de ses exploits et John gardait obstinément un silence impossible à interpréter.

Berit n'avait que seize ans, quand tous trois s'étaient rencontrés. Elle avait d'abord fait la connaissance de John, puis celle de Lennart, car les deux frères semblaient inséparables. Lennart avec sa mèche brune sans cesse en bataille, ses mouvements imprévisibles, toujours sur le qui-vive, à fureter et bavarder. Et John, le blond, avec ses lèvres minces et ses façons empreintes de douceur qui lui avaient plu dès le premier moment. La cicatrice

qu'il portait au-dessus de l'œil gauche formait un étrange contraste avec le teint clair de son visage légèrement féminin. Elle datait d'un accident de moto, un jour où c'était son frère qui conduisait, bien entendu.

Elle avait du mal à comprendre comment ils pouvaient être frères de sang, tant ils différaient à la fois dans leur aspect extérieur et leur comportement. Un jour, elle avait posé la question à Aina, leur mère, à la fin d'un banquet d'écrevisses, mais celle-ci s'était contentée d'une réponse assez culottée, avec un sourire en coin.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre qu'ils ne gagnaient pas leur vie par les moyens habituels. John travaillait à l'atelier de temps en temps et pourtant elle avait le sentiment que c'était seulement pour sauver les apparences, surtout vis-à-vis d'Albin, leur père.

John était enclin à la délinquance. Non par appât du gain ou par disposition naturelle au mal. On aurait plutôt dit que la vie conventionnelle ne lui suffisait pas. Il avait cela en commun avec bon nombre de ceux de son entourage, extérieurement des adolescents assez bien adaptés qui, le soir et la nuit, erraient comme des loups en maraude dans les quartiers est d'Uppsala, se livrant à de menus larcins, arrachant un sac à main par-ci, volant une mobylette ou une voiture par-là, visitant des caves et brisant une vitrine quand l'envie les en prenait.

Certains, dont John et Lennart, étaient membres permanents d'une bande alors que d'autres allaient et venaient, et disparaissaient pour la plupart au bout de six mois ou un an.

Quelques-uns étaient inscrits au lycée technique de la ville, pour être peintres ou ouvriers en bâtiments, mécaniciens ou quoi que ce soit d'autre accessible à la jeunesse ouvrière au début des années 70. Aucun d'entre eux ne suivait une filière classique, leurs ambitions ne le leur

permettant pas plus que les notes obtenues au collège. D'autres entraient dans la vie active dès la fin de celui-ci.

La plupart vivaient encore chez leurs parents, qui n'étaient pas toujours les mieux placés pour prévenir les abus, vols et délits de toutes sortes, ayant assez de leurs propres problèmes et étant souvent impuissants devant les incartades de leur progéniture. Dans leurs contacts avec les services sociaux, psychologues et autres professionnels de la réinsertion, ils étaient hors du coup, interloqués par le langage que ceux-ci utilisaient, effarés par leurs propres manquements et la honte qu'ils s'attiraient aux yeux de tous. John, lui, avait acquis une formation de soudeur, dans l'atelier de construction mécanique où il avait été embauché. On faisait appel à lui quand il y avait beaucoup de travail et il avait fini par devenir un ouvrier spécialisé capable. Sa minutie lui avait valu les encouragements non pas tant de Sagge que de ses trois camarades d'équipe.

— Si je ne les avais pas eus, les choses auraient très mal tourné pour moi, avait-il confié un jour à Berit.

Mais ce n'est que lorsqu'il fut employé à l'atelier de façon plus régulière qu'il commença à s'éloigner de la rue et de sa bande. Il avait du travail qui lui valait un salaire convenable et de l'estime. Et puis il avait rencontré Berit.

Lennart, lui, livrait des provisions sur une motocyclette à plateau dans la journée et, le soir, traînait dans la salle de billard du Sivia.

John y allait lui aussi. C'était lui le plus habile à ce jeu, mais Lennart ne s'en souciait guère, étant le plus souvent occupé à jouer au flipper, à l'étage au-dessous.

C'est là que Berit avait rencontré les deux frères. Elle était venue en compagnie d'Anna-Lena, qui était amoureuse de l'un des habitués de l'endroit.